L’obéissance de la foi

Romains 1, 5

(Traduit de l’anglais)

J.G. Bellett

[Courtes méditations 44]

Nous estimons beaucoup, et à juste titre, notre version Autorisée, quoique des modifications soient parfois suggérées avec raison — comme dans ce verset, qui devrait plutôt être lu : « Par lequel nous avons reçu grâce et apostolat, pour l’obéissance de la foi parmi toutes les nations ».

Nous pouvons religieusement juger que rien ne peut être plus agréable à Dieu que les services de l’*amour*. Nous serions tout à fait prêts à admettre que la simple conformité à la *loi*, ou l’observation des commandements, ne serait pas suffisante pour Lui ; mais nous devrions sentir, en même temps, que les services et les résultats de l’amour doivent être suffisants.

En cela, cependant, nous errerions grandement. Le service de l’amour n’est pas la chose importante. C’est « l’obéissance de la foi » (comme le dit Rom. 1, 5) qui est attendue de nous, pécheurs.

Nous devons nous en souvenir, à Sa gloire, et pour notre consolation.

Nous avons une indication de cela comme en passant, en Luc 7. La pécheresse de la ville qui est introduite là, aimait le Seigneur de façon fervente. Rien n’était trop bon pour Lui, à son estimation — elle se donnait elle-même à Lui, avec les trésors de sa maison. Il appréciait et jouissait de son amour, assurément. Mais Il reconnut sa foi à la fin, quand Il vint pour la renvoyer : « Ta foi t’a sauvée », lui dit-Il ; « va-t’en en paix ».

De même en Jean 11. Le Seigneur est là au milieu des affections les plus chères. La scène a lieu a Béthanie, l’endroit qui Lui était le plus cher sur toute la face de la terre, l’endroit qui avait alors supplanté Jérusalem dans Ses affections, car Il s’occupait de façon *personnelle*, et non *dispensationnelle*, des matériaux qui L’environnaient. Mais même là et alors, Il forme ceux qui L’aimaient, à avoir foi en Lui. Il voulait qu’ils saisissent Sa gloire, *Sa gloire pour eux*, et Il ne pouvait pas se reposer sur *leur amour pour Lui*.

Et ce même esprit est encore exprimé d’une façon plus frappante et plus grande dans les scènes dont nous sommes témoins après Sa résurrection.

L’amour amena les femmes au sépulcre, en Luc 24, mais l’ange les reprit à cause de leur manque de foi. Les disciples allant à Emmaüs étaient tristes. Ils avaient perdu, pensaient-ils, leur espérance et Celui qu’ils aimaient. Mais alors le Seigneur, comme auparavant Son ange, reprend ce manque de foi. Et de même pour la compagnie à Jérusalem, dans le même chapitre. Le Seigneur les conduit, eux qui L’aimaient effectivement, dans la *foi* au *fait* et à la *signification* de Sa résurrection.

Ainsi en est-il en Jean 21. Marie de Magdala est seule au sépulcre, dans une affection profonde, personnelle et fervente. Mais le Seigneur n’est pas satisfait de cela. Il l’apprécie, j’en suis sûr ; mais elle doit Le connaître mieux, Le saisir par la foi, aussi bien que Lui rendre ces services zélés de l’amour. Il se révèle donc à

elle comme ressuscité, et ressuscité en faveur de Ses frères. C'est-à-dire qu'elle doit Le connaître dans Sa grâce et dans Son service, et non pas par elle-même et son amour. Elle doit avoir la foi en Son amour parfait pour les siens, et non pas seulement comme Lui apportant le fruit de son amour. Pareillement, dans le même chapitre, les disciples dans la ville se réjouirent quand ils Le virent — se réjouirent parce qu'ils L'aimaient. Mais Il se met Lui-même immédiatement à les instruire de Sa résurrection et de ses résultats, ses résultats pour eux et les autres pécheurs. Il leur parle de « vie » et de « paix » — et alors, jusqu'à la fin du chapitre, Il éprouve la foi.

Il en est bien ainsi, j'en suis tout à fait certain. Mais je ne voudrais et ne pourrais pas manquer d'ajouter que tous ces exemples abondent pour nous montrer que ces affections et ces services Lui étaient chers. Le cœur de Jésus pouvait apprécier l'amour ignorant. Et Il le montre, par ces exemples que j'ai considérés. « Des signes ou des gages seraient donnés au doute de l'amour, mais refusés au doute de l'indifférence » — comme l'a dit quelqu'un. C'est en effet vrai. Cette femme aimante et d'autres recevront des signes pour dissiper leur incrédulité, ainsi que des réprimandes pour leur incrédulité ; et cela nous dit qu'Il appréciait leur amour, quoiqu'Il ne puisse pas demeurer satisfait avec lui.

Combien tout cela est véritablement agréable pour nos cœurs ! Nous nous plaisons à penser au Seigneur appréciant ainsi les faibles mouvements ignorants du cœur envers Lui, et nous faisant savoir comment Il y répond ainsi, dans Sa grâce et Sa délicatesse. Mais assurément, nous pouvons prendre un plaisir semblable à la pensée que, tandis qu'Il apprécie notre amour pour Lui, Il doit nous rendre familiers avec Son amour pour nous. Il doit trouver la *foi* — ce principe qui se confie en Lui comme Celui qui donne, ce principe qui fait de Lui un objet dans la position et l'activité de la grâce, qui Le reconnaît dans l'amour qui nous sert, et non pas sur Son trône et exigeant de nous ; qui comprend cet heureux secret divin, que Dieu a trouvé, pour Lui-même, « plus heureux de donner que de recevoir » [Act. 20, 35].

Et c'est le but de l'épître aux Romains, du moins dans sa partie doctrinale, de mettre en avant les excellences et les merveilles de la *foi*. C'est de la foi qu'elle nous parle, la foi d'un pécheur, ce qu'elle saisit pour son objet ; et ensuite, ce qu'elle atteint et ce dont elle jouit comme son héritage.

Hébreux 11 célèbre la foi comme le principe par lequel *un saint* poursuit ses services et ses victoires au milieu des circonstances de la vie dans le monde. C'est la foi qui est mise là en avant avec ce qu'elle a d'excellent ; mais c'est la foi dans les saints, dans les anciens, comme les saints des premiers jours sont appelés ici. Mais dans l'épître aux Romains, c'est la foi dans le pécheur qui est mise en avant, et non pas célébrée dans ses services et ses victoires, ou comme ce principe secret de l'âme, par lequel les saints ont obtenu un bon rapport, mais le secret dans l'âme d'un pécheur qui saisit des objets merveilleux, et atteint une bénédiction merveilleuse. La foi des *saints* sera *récompensée* ; la foi des *pécheurs* sera *chantée* à toujours. Il est déclaré là de regarder au Christ de Dieu livré pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification [4, 25]. Quels merveilleux objets sont présentés là à son œil, et à son approbation ! Rien de moins que les faits les plus extraordinaires qui aient jamais été accomplis dans toute l'immense étendue de la création elle-même ; que Dieu livre Son propre Fils à la mort pour des pécheurs, et puis Le ressuscite d'entre les morts, pour la justification de tous ceux qui Le recevront !

Le sang sur le propitiatoire, ou la propitiation, est présentée au regard de la foi — le grand mystère béni, que Dieu est maintenant juste en justifiant l'impie [3, 26].

Quels objets peuvent remplir les yeux d'une façon aussi grande, excellente et merveilleuse que ceux-ci ! Et ce sont les objets présentés au regard de la foi des pécheurs (Rom. 3 et 4).

Et si les *objets* de la foi sont de la sorte excellents et merveilleux, de l'ordre des choses excellentes et des merveilles les plus élevées, tels sont aussi ses *réalisations* ou les choses qu'elle atteint et possède pour elle-

même, en accord également avec l'enseignement de cette épître.

« La justice de Dieu » est sa propriété. Le pécheur croyant la possède lui-même immédiatement. Cette justice constitue immédiatement, si je puis dire, sa personne. Elle le rend ce qu'il est. Elle le revêt. Elle le place dans sa forme et sa personnalité convenables devant Dieu. Et qui, parmi Ses créatures, peut être plus excellent que celui qui brille devant Lui comme Sa propre justice ? Nous sommes faits « la justice de Dieu ».

Et comme c'est la possession actuelle du pécheur croyant, comme ce qui forme sa personne, ou comme ce qu'il est lui-même maintenant, et comme ce qu'il sera pour toujours, ainsi de même « la gloire de Dieu » est son héritage, dans l'espérance de laquelle il marche maintenant chaque jour. Et si la *personne* est excellente, que dirons-nous de cette *condition* ? Si rien de plus élevé que Sa propre justice ne peut me former pour le regard de Dieu, qu'est-ce qui peut me rendre plus élevé dans mon état et les circonstances qui l'entourent, que Sa propre gloire (Rom. 3, 5) ?

Ne sommes-nous donc pas parvenus et n'avons-nous pas atteint les conditions les plus merveilleuses, aussi bien que saisi les objets les plus merveilleux ? C'est bien le cas. Nous regardons au Fils de Dieu dans la mort et la résurrection pour nous, comme livré et ressuscité pour notre bénédiction. Voilà nos objets. Et alors, nous brillons personnellement dans la justice de Dieu, et revendiquons comme notre état et notre héritage la gloire de Dieu. Voilà ce que nous avons atteint, ou nos possessions.

Qu'est-ce qui aurait pu être fait de plus que ce qui l'a été ? Si l'obéissance de la foi est *requise*, elle est *encouragée* au-delà de tout ce que le cœur de l'homme pouvait avoir conçu.

Mais je dois ajouter ceci — que Celui qui réclame notre confiance comme pécheurs, s'est donné le droit de le faire. Et c'est un des secrets les plus bénis de l'Écriture. Il demande notre foi en Christ, et dans la rédemption qu'Il a opérée pour nous ; et elle nous donne Son droit divin à ce qu'Il revendique.

L'épître aux Hébreux est, pour ainsi dire, la conclusion, le couronnement du témoignage à cela. Dirais-je qu'elle scelle, et scelle pour toujours, scelle comme avec un sceau qui ne peut jamais être remis en question ou effacé, le droit du Bien-aimé à la foi qu'Il réclame ?

Sous un de ses aspects, cette épître peut être appelée « l'acceptation de Christ par Dieu ». Elle met en avant ce fait, l'établissant par la bouche des témoins les plus augustes.

D'autres témoignages ont été donnés précédemment du même mystère béni. Je le sais. Le voile déchiré au moment de la mort, témoignait de l'acceptation de Christ par Dieu. Puis la résurrection, comme un témoignage davantage public, a donné une preuve de la même chose. Et ensuite, le don et la présence du Saint Esprit ici-bas, fruit de l'ascension et de la gloire de Jésus, vient à sa manière et en sa saison, dire la même grande vérité. De sorte que dans la bouche de ces trois augustes témoins, le voile déchiré, la résurrection et la présence du Saint Esprit ici-bas, le fait est établi, que Christ a été accepté, et accepté pour nous.

Mais alors, après tous ceux-là, vient cette épître, pour nous rendre le même service, d'une autre manière différente. Dans ce livre, l'Esprit ouvre les cieux ; et les cieux ainsi ouverts deviennent le témoignage qui couronne le même grand fait. Parce qu'elle nous montre le ciel comme le siège de Jésus monté en haut, monté et assis là dans des caractères tels qu'ils correspondent et répondent à nos nécessités. Elle nous montre Jésus là comme « le purificateur de nos péchés » ; comme « l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession » [3, 1] ; comme « le médiateur de la nouvelle alliance » [9, 15] ; « l'auteur et le consommateur de la foi » [12, 2] — et chacun de ces caractères, et tous ensemble, nous parle de l'acceptation de Christ par Dieu pour nous.